



HAL
open science

L'interaction

Céline Bonicco-Donato

► **To cite this version:**

Céline Bonicco-Donato. L'interaction. Hulak, Florence; Girard, Charles. Philosophie des sciences humaines : concepts et problèmes, Vrin, pp.69-97, 2011. hal-00995454

HAL Id: hal-00995454

<https://hal.science/hal-00995454v1>

Submitted on 1 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'INTERACTION

L'interaction apparaît comme un curieux animal dans le bestiaire des sociologues, un animal à la marge que l'on a bien du mal à classer dans les grandes espèces connues et dont on se demande, somme toute, s'il est bien intéressant à exhiber au public. Si le sociologue étudiant les classes sociales, les relations de travail ou encore l'endogamie matrimoniale jouit d'une pleine légitimité, celui qui consacre ses journées à l'analyse des salutations, des déambulations des piétons dans les artères citadines et des jeux de mots des serveurs aux terrasses des cafés, risque fort de passer pour un aimable dilettante, proposant, certes, des analyses savoureuses mais dénuées de véritables enjeux. Trop anecdotiques, pas assez systématiques, tels sont les reproches souvent adressés à l'encontre des recherches menées en microsociologie, suivant l'appellation consacrée pour désigner l'étude de ces miettes de la vie sociale. Pourtant, prendre au sérieux l'interaction comme un authentique objet sociologique, comme une réalité sociale consistante nécessitant une méthode d'investigation originale, s'avère un risque qui vaut la peine d'être couru.

En effet, l'interaction pouvant se définir, de manière liminaire, comme l'action réciproque engagée par les partenaires d'un échange, interroge les sciences sociales

au moins à trois niveaux recoupant des domaines essentiels pour la philosophie. Elle permet de poser la question de l'extension du domaine du social, ce qui soulève, de la sorte, un enjeu ontologique se doublant d'un enjeu pratique mais aussi épistémologique.

Si cette écume de nos relations ordinaires que sont les excuses, les remerciements et autres interactions peut être élevée à la dignité d'objet sociologique, il faut comprendre que le social se niche là où on ne l'attendait pas, dans ce qui semblait relever d'une psychologie intersubjective laissée à la discrétion de chacun. Pas plus que l'on ne peut modifier les règles du mariage, on ne se salue comme l'on veut : les deux événements sont, au même titre, des institutions normées. Or la sociologie n'est-elle précisément pas née, dans sa version française du moins, de cette volonté d'arracher à la psychologie un certain nombre d'objets d'étude dont on ne pouvait rendre compte à partir des motivations individuelles mais seulement des règles ou des normes sociales? En ce sens, la promotion scientifique de l'interaction constitue le prolongement du geste théorique d'Émile Durkheim et de sa célèbre analyse du suicide dans l'étude du même nom. Elle pose ainsi la question du partage entre ce qui relève du champ social et ce qui constitue son dehors ainsi que des critères qui vont permettre d'opérer cette distinction entre deux strates de la réalité : toute interaction est-elle sociale et en quel sens ?

De manière plus précise, si l'on reprend le critère durkheimien de la contrainte comme signe de la présence du social¹, l'étude de l'interaction permet d'interroger de

1. Voir É. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, P.U.F., (1894)1997, p. 101.

L'INTERACTION

manière fine le processus d'obéissance des individus aux représentations collectives et de poser un certain nombre de questions qui intéressent la philosophie de l'action. En effet, révéler les différentes modalités des structures normatives dans lesquelles s'insèrent les interactions permet de souligner la force de la pression sociale et de questionner la marge de manœuvre dont dispose tout un chacun à son égard. Mais faut-il passer d'un excès à l'autre et considérer les participants de l'interaction comme entièrement passifs, de sorte que la normativité sociale déterminerait de manière mécanique les individus réduits à de simples automates? Entre la version psychologique « libertarienne » de l'interaction (j'agis avec autrui selon mon bon plaisir) et la version sociologique « dictatoriale » (la société me façonne à agir selon son bon vouloir), comment penser l'interaction comme une authentique *action* sociale sans minorer ni l'activité du sujet ni la présence d'éléments sociaux?

Cette réflexion ontologique et pratique débouche sur un problème épistémologique : quelle analyse mettre en place pour l'étudier l'interaction? Si l'interaction ne constitue pas un objet social, alors la psychologie aura toute latitude pour en rendre compte mais si ce n'est pas le cas, il faut alors recourir à une méthode sociologique. Certes, mais encore faut-il savoir laquelle. Doit-on souscrire à l'individualisme méthodologique en considérant que toute sociale que soit l'interaction, elle s'apparente à un effet émergent, dérivé de la seule agrégation des comportements individuels des participants¹? Bien évidemment, cette option est étroitement corrélée à une compréhension faible de la détermination sociale : si l'effet

1. Voir R. Boudon, *La logique du social*, Paris, Hachette, 1990.

émergent peut exercer une action non désirée sur les acteurs, il n'empêche qu'il procède à l'origine de leur décision. Ou doit-on recourir au holisme méthodologique, en bannissant tout élément individuel de l'explication, pour ne faire intervenir que des facteurs sociaux, fort de l'adage durkheimien selon lequel « un fait social ne peut être expliqué que par un autre fait social »¹? Mais dans ce cas, quels sont les faits sociaux à mobiliser? Si l'interaction se présente comme un objet social, elle n'en demeure pas moins une réalité spécifique nécessitant, par là même, une méthode respectueuse de sa singularité au sein des autres êtres sociaux. Sans équivoque, cette branche de l'alternative renvoie à une compréhension forte de la détermination sociale, dans la mesure où elle met entre parenthèses la motivation individuelle.

Ainsi l'interaction interroge-t-elle les limites du social, pose-t-elle la question du rapport entre l'individu et les normes au cœur des actions les plus ordinaires de la vie quotidienne et met-elle en jeu la capacité des sciences sociales à forger une méthode adéquate pour l'appréhender sans la dénaturer. Pour aborder ces différents points, nous nous pencherons tout d'abord sur l'origine de la notion dans la sociologie allemande de Georg Simmel, en lui faisant crédit de la nature sociale de l'interaction, avant de présenter deux manières différentes de développer une analyse de l'interaction : d'un côté l'interactionnisme symbolique de Herbert Blumer et de Anselm Strauss, qui propose une compréhension faible de la normativité sociale et recourt, par conséquent, à une méthode que l'on peut qualifier d'individualiste et de l'autre, « l'inter-

1. É. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, op. cit., p. 143.

L'INTERACTION

actionnisme réaliste»¹ d'Erving Goffman qui met en évidence, pour sa part, une normativité extrêmement forte, n'excluant pas pour autant l'action des participants, ce qui donne un tour particulier à son holisme méthodologique. Si les développements proposés par l'interactionnisme symbolique soulèvent un certain nombre de difficultés, l'interactionnisme réaliste semble à même de les résoudre en permettant de comprendre, grâce à une épistémologie convaincante, la nature de l'objet social étudié et la manière dont il oriente le comportement.

L'ACTION RÉCIPROQUE DANS LA SOCIOLOGIE DE GEORG SIMMEL

L'interaction a été initialement conceptualisée sous le terme d'action réciproque (*Wechselwirkung*) par Georg Simmel, en 1890, dans *Über soziale Differenzierung*². Si l'analyse du sociologue allemand, très abstraite mais d'une grande portée théorique, pose les principaux jalons de la notion, elle n'est cependant pas dénuée d'ambiguïtés dont hériteront les sociologues américains de l'École dite de Chicago, appellation unitaire qui masque pourtant bien des divergences.

1. Voir A. Ogien, «Le remède de Goffman ou comment se débarrasser de la notion de sujet», *Les règles de la pratique sociologique*, Paris, P.U.F., 2007, n. 1 p. 229.

2. G. Simmel, *Über soziale Differenzierung* (1890), *Georg Simmel. Gesamtausgabe*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1989, vol. 2, p. 109-295.

Une épistémologie spécifique pour un objet spécifique

Sans ambiguïté, Simmel considère non seulement l'interaction comme une réalité sociale, irréductible à une composante purement individuelle, mais la promeut même au rang d'objet principal de sa sociologie. Sa méthode peut se caractériser comme une méthode d'abstraction cherchant à dégager de la fange des événements particuliers de la vie sociale ce qu'il nomme des formes universelles de la socialisation (*die Formen der Vergesellschaftung*) ou encore des actions réciproques. Il s'agit d'extraire des matériaux vivants et des motivations psychiques individuelles, les formes qui les configurent, afin d'offrir à la sociologie un objet spécifique qui la légitime comme science autonome. Ce sont ces formes qui, selon Simmel, constituent le principe de structuration du social en assurant l'unité. Selon sa formule célèbre, « il y a société là où il y a action réciproque de plusieurs individus »¹.

Concevoir la société comme la somme des actions réciproques impose de se pencher sur l'infiniment petit, sur les multiples relations entre les individus habituellement dédaignées par les sociologues au profit des institutions. Simmel affirme qu'il convient « de consacrer à ces modes de relation apparemment insignifiants une attention d'autant plus grande que la sociologie a pour coutume de ne pas les voir »². Il est, en ce sens, le promoteur de la microsociologie, usant d'un microscope pour exhiber la structure sous-jacente des réalités immédiatement visibles.

1. G. Simmel, *Sociologie*, Paris, P.U.F., (1908) 1999, p. 43.

2. *Ibid.*, p. 57.

Si Simmel a pu comparer sa méthode à celle de la géométrie¹ dans la mesure où cette dernière abstrait des corps empiriques la spatialité pure, c'est certainement avec la méthode grammaticale qu'elle offre la plus grande analogie². En effet, la grammaire dégage la syntaxe des phrases de leur contenu sémantique : une même fonction grammaticale peut être assurée par une variété presque illimitée de suites de mots de la même manière qu'une même forme d'interaction peut obéir à des intérêts différents. Pour le dire de manière ramassée, une même forme peut enfermer une multitude de contenus et un même contenu peut être embrassé par différentes formes. Simmel s'emploie ainsi à mettre au jour ces formes de la socialisation indépendamment de leurs matériaux. Dans cette perspective, il dégage des catégories massives comme la domination, la subordination, la division du travail, la concurrence, l'imitation, la représentation, la solidarité, etc., dont nous connaissons suffisamment de manifestations pour savoir qu'un même type peut s'appliquer à des contenus empiriques fort différents.

La société n'est alors pas comprise comme une entité substantielle mais relationnelle n'existant que dans des processus particuliers sans cesse reconfigurés. De la même manière que l'organisme émerge de ses tissus élémentaires, la société unifiée émerge de ces multiples interactions. Sans les flux qui parcourent celles-ci, celle-là serait éclatée en une infinité de systèmes discontinus. En réajustement permanent, elle est agitée de mouvements incessants, sa trame se déchire

1. *Ibid.*, p. 49.

2. Voir G. Simmel, « Questions fondamentales de la sociologie » (1917), *Sociologie et épistémologie*, Paris, P.U.F., 1981, p. 101.

et se raccommode mais n'en demeure pas moins *une*, en raison des relations sous-jacentes. Reste à identifier avec précision la manière dont les différentes formes d'interactions s'articulent entre elles.

Des formes de la socialisation aux formes a priori

Dans cette perspective, Simmel en vient à chercher les formes *a priori* rendant possibles les formes de la socialisation. Chez le sociologue allemand, la notion de forme est, en effet, double : elle désigne aussi bien le *principe de structuration du social* (formes de la socialisation) que le *principe synthétique de la théorie de la connaissance le rendant possible* (formes *a priori*). Dans l'*excursus au Problème de la sociologie*, « Comment la société est-elle possible ? », Simmel approfondit sa sociologie formelle en remontant aux conditions de possibilité du social, immanentes à la psychologie individuelle :

quel est donc le fondement tout à fait général et *a priori*, quelles sont les conditions qui permettront que les faits isolés, concrets, deviennent vraiment des processus de socialisation dans la conscience individuelle, quels éléments contiennent-ils pour qu'ils aboutissent, en termes abstraits, à la production d'une unité sociale à partir d'individus ?¹.

Une telle recherche implique de considérer les formes de la socialisation comme une conséquence de l'activité psychique. Simmel s'inspire ici de l'analyse menée par Emmanuel Kant dans la *Critique de la raison pure*. Pour rendre compte de l'unité de la représentation que nous avons de la nature,

1. G. Simmel, *Sociologie*, *op. cit.*, p. 67.

ce dernier mobilise des formes *a priori* constitutives de notre entendement, ordonnant le flux bigarré de la sensation de manière à en former une représentation objective. De la même manière, Simmel cherche un principe structurant en amont des formes de la socialisation. Cependant, la question de l'unité de la société ne se traite pas exactement de la même manière que celle de l'unité de la nature. En effet, cette dernière se réalise grâce à une synthèse extérieure opérée par un sujet observateur, or nous ne pouvons adopter une telle position de spectateur lorsque nous percevons la société. Nous en sommes les éléments constitutifs et réalisons son unité en son sein même : la société ne peut avoir de consistance propre que si nous avons conscience d'en faire partie en formant société avec les autres. À la différence de la conscience du sujet kantien face à la nature, la conscience du sujet simmélien n'est pas transcendante mais *immanente* au processus unifié. Les formes *a priori* permettant l'unification de la société apparaissent donc comme des « conditions *a priori* contenues dans les éléments eux-mêmes par lesquelles ils se lient concrètement pour former la synthèse "société" »¹. Mais cette différence entre l'unité de la société et celle de la nature véhicule une ambiguïté sur la localisation de ces formes *a priori*. Elles appartiennent à la fois à la conscience des éléments unifiés (les individus) et au résultat de cette unification (la société), pour autant que la société s'identifie à la somme des interactions. De sorte que Simmel peut écrire que les *a priori* sociologiques déterminent « les faits de socialisation réels comme fonctions ou activités de l'activité psychique » et qu'ils « représentent les conditions

1. *Ibid.*, p. 66.

idéales, logiques de la société parfaite »¹. En bref, les formes *a priori* de la socialisation sont à la fois *psychologiques* et *sociales*. Cette double nature se retrouve naturellement dans le phénomène de la socialisation qui peut se définir à la fois comme la conscience progressive d'appartenir à la société et comme l'ensemble des processus pratiques d'actions réciproques entre les individus. Les formes *a priori* apparaissent donc comme des *procédures mentales* universelles partagées par tous les individus à l'origine des *actions réciproques* dans lesquelles elles s'incarnent. La constitution de la société s'avère de nature cognitive, pour autant que les *a priori* mentaux la rendant possibles sont socialisants et donnent lieu à des interactions. Mais en quoi consistent ces formes *a priori* de la socialisation ?

La première est celle du rôle. Chaque individu se voit perçu par les autres sur la base d'une généralisation qui superpose à l'image fragmentaire de sa personne sa position générale dans la société. La personne que nous avons en face de nous sera vue comme un bourgeois, un catholique, un étudiant, etc. Chacun complète l'image de la personne en face de lui à partir des attributs sociaux de la classe ou de la catégorie sociale à laquelle elle appartient. Toute compréhension d'autrui opère ainsi par typification : « Nous nous représentons chaque homme, avec les conséquences particulières que cela implique pour notre comportement à son égard, comme le type humain auquel son individualité le fait appartenir, nous le pensons, malgré toute sa singularité, dans une catégorie générale »².

1. G. Simmel, *Sociologie, op. cit.*, p. 67.

2. *Ibid.*, p. 68.

La deuxième est celle de l'individualité. L'individu s'avère irréductible à sa simple appartenance sociale. Si les différents rôles sociaux sont standardisés, il n'en demeure pas moins vrai que l'interprétation de ces « emplois » exprime toujours une singularité. Cet *a priori* assure donc l'unité paradoxale dans l'agent de l'existence sociale et de l'existence individuelle¹.

La troisième forme *a priori* est celle de la structure. La société doit se comprendre comme une structure idéale où chaque élément a une place prédestinée en étroite relation avec les positions des autres parties².

Les ambiguïtés de l'analyse de Simmel

Simmel, en remontant des formes de la socialisation ou interactions aux formes *a priori* qui les conditionnent, met en évidence les dispositions cognitives que les individus doivent nécessairement posséder pour que quelque chose comme la société puisse émerger. Son existence dépend du déploiement incessant des interactions grâce au partage d'un certain savoir social. Pourtant, cette analyse n'est pas dénuée d'ambiguïtés qui vont donner lieu à des interprétations divergentes au sein de l'École de Chicago. On désigne sous ce nom un courant de sociologie qui s'est développé dans l'Université de la ville du même nom au début du XX^e siècle jusque dans les années 1960³ et a choisi l'interaction comme objet d'enquête privilégié, en se réclamant dans un certain nombre de textes

1. *Ibid.*, p. 75.

2. *Ibid.*, p. 77.

3. Voir J.-M. Chapoulié, *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil, 2001.

fondamentaux¹ de l'œuvre de Simmel. Cette référence continentale s'explique par le cursus universitaire d'un des pères fondateurs, Robert Ezra Park, qui suivit dans sa jeunesse les cours du sociologue allemand à Berlin.

Si l'analyse de Simmel a le mérite de chercher à élucider l'ancrage cognitif de l'interaction en montrant que la société suppose un sens commun qui s'avère également un savoir-faire, et brouille par là même les frontières entre psychologie et sociologie, elle reste relativement floue sur la manière dont s'opère le partage des formes *a priori*, de sorte qu'elle est susceptible de donner lieu à des lectures très psychologisantes ou très socialisantes.

À la manière de Herbert Blumer et des partisans de l'interactionnisme symbolique, on peut soutenir que la forme relativement indéterminée, très abstraite, est négociée à chaque fois par les participants en présence, en mettant de la sorte son caractère *a priori* au second plan. À l'inverse, en adoptant un interactionnisme réaliste à la Erving Goffman, on peut penser qu'elle constitue une contrainte sociale très forte qui s'impose aux interactants. Les premiers majorent la dimension psychologique de l'analyse en réduisant sa composante proprement sociale, le second opère le mouvement contraire en ayant tendance à externaliser l'*a priori* dans la situation sociale dans laquelle s'inscrit l'interaction.

Ces deux options interprétatives mettent en évidence les problèmes ontologiques et épistémologiques liés à la compréhension de l'interaction :

1. Voir notamment R. E. Park et E. W. Burgess, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1921.

L'INTERACTION

1) Si l'interaction est une réalité sociale, sa teneur sociale réside-t-elle simplement dans son caractère réciproque ou faut-il faire intervenir une normativité plus forte que la contrainte exercée par la seule influence mutuelle ?

2) Puisque l'interaction met en présence deux individus, comment rendre justice à son caractère social sans nier pour autant la nature de ses composants ?

L'INTERACTION COMME SYMBOLE

Cette première ligne interprétative est proposée par le sociologue américain Herbert Blumer qui invente l'expression d'interactionnisme symbolique en 1937 dans un article « Social Disorganization and Personal Disorganization »¹. Il donne, ce faisant, une lecture très psychologique et individualiste du concept simmelien, minimisant le caractère *a priori* de la forme structurant l'interaction pour la comprendre comme une simple réalité dérivée engendrée par les acteurs. Selon lui, les significations sociales sont « produites par les activités interagissantes des acteurs »². Autrement dit, lorsque nous nouons des interactions les uns avec les autres, lorsque nous nous saluons, allons acheter notre baguette de pain ou nous bousculons dans une rame de métro, nous ajustons nos comportements les uns aux autres de manière à produire du sens, sans que pèsent sur nous des règles sociales nous prescrivant comment nous comporter. Chaque interaction est une scène singulière où les deux participants *inventent* leur

1. H. Blumer, « Social Disorganization and Personal Disorganization », *American Journal of Sociology*, vol. 42, 1937, p. 871-877.

2. H. Blumer, *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, (1938) 1969, p. 5.

texte. Ainsi Blumer considère-t-il qu'il y a bien une forme au-delà de l'interaction mais elle est moins présente en amont qu'en aval, moins *a priori* qu'*a posteriori*, moins structurante que construite. Sont rattachés à l'interactionnisme symbolique un certain nombre d'autres sociologues américains comme Anselm Strauss, Norman Denzin ou encore Charles Keller.

La construction toujours recommencée d'un sens partagé

Pourquoi des significations émergent-elles au cours de l'interaction? En raison du caractère symbolique de nos comportements. Les comportements verbaux et physiques de chaque interactant sont autant de signes donnés à lire à l'autre participant qui les interprète avant d'émettre, à son tour, une réponse dotée de sens qu'il appartient à l'autre de comprendre. Si Blumer place au centre de son analyse la capacité d'auto-réflexion des agents et la capacité de se mettre à la place de l'autre, notions mises en avant par le philosophe pragmatiste George Herbert Mead¹, il minimise l'élément normatif de l'analyse de ce dernier pour insister, au contraire, sur la labilité du processus. Il s'effectue par tâtonnement sans que les participants disposent de significations universelles s'imposant à eux. La signification des interactions n'est ni sociale ni externe (fichée dans le comportement des acteurs en présence) mais intersubjective et interne : elle s'élabore de manière conjointe par une influence réciproque nécessitant une interprétation mentale.

Ainsi le sens n'est-il pas partagé une fois pour toute mais doit être repartagé à chaque fois, de sorte que chaque interaction est non seulement unique mais dessine également

1. Voir G. H. Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, P.U.F., (1934) 2006.

une situation singulière¹. Par exemple, il n'existe pas un type général d'interaction d'excuses : l'interaction mettant en présence deux personnes se bousculant dans le métro et celle réunissant deux piétons entrant en collision sur un trottoir n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Et la bousculade entre Marie et Jeanne n'est pas la même que celle entre Anne et Laure : chacune est originale et contribue à définir une situation à nulle autre pareille. La variété des situations est corrélée à celle des rencontres : une situation, à chaque fois distincte, naît lorsque deux individus se croisent et s'évanouit à leur séparation. L'expérience est indéterminée, l'action imprévisible et notre interprétation toujours entachée d'incertitudes. Ainsi que le préconise Blumer, « nous ne devons pas nous attacher à autre chose qu'à ce qui donne à chaque cas son caractère particulier, et nous ne devons pas nous restreindre à ce qui est en commun avec d'autres cas dans une classe »². Il ne cessera jamais d'insister sur ce nominalisme ontologique qui déborde la seule situation : chaque objet du monde possède un caractère distinctif, particulier et unique et ne doit pas, à ce titre, être subsumé sous une catégorie plus vaste qui le dénaturerait.

Ainsi la perspective symbolique implique-t-elle une étroite corrélation entre situation et évaluation subjective de l'acteur, de sorte que la situation peut se définir comme le sens conféré à un événement par les interprétations des individus

1. Voir G. Gonos, « "Situation" versus "Frame": The "Interactionist" and "the Structuralist" Analyses of Everyday Life » (1977), dans G. A. Fine et G. W. H. Smith (éd.), *Erving Goffman*, London, Thousand Oaks-New Delhi, Sage Publications, 2000, vol. IV, p. 33.

2. H. Blumer, *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, op. cit., p. 148.

qui y participent, dépendant à la fois de leur constitution et des circonstances extérieures. Etrangère à la notion d'ordre, elle peut être entièrement ramenée aux émotions, motifs et autres intentions individuels¹ et apparaît moins typique qu'événementielle, moins reproductrice que créatrice.

L'ordre social comme ordre négocié

L'analyse de Anselm Strauss se présente comme une amplification de celle de Blumer. En effet, convaincu du caractère construit des significations se déployant dans les interactions, il n'hésite pas à qualifier l'ordre social d'« ordre négocié »². Dans son étude réalisée dans un hôpital psychiatrique, il met en évidence la manière dont les interactions entre les différents acteurs – malades, visiteurs, personnel hospitalier – ne sont pas régies par des règles rigides mais contribuent, au contraire, à les renégocier sans cesse par un jeu d'ajustement des comportements. Si les interactions fonctionnent, ce n'est pas parce qu'elles sont structurées *a priori* par un système de contraintes mais parce que les gens parviennent à se mettre d'accord en adaptant leurs exigences réciproques. Dans son enquête de terrain, Strauss s'emploie à montrer combien le règlement de l'hôpital est trop général pour régler les interactions à chaque fois singulières (quel est le meilleur service hospitalier où placer le malade ? Comment doit agir

1. Voir N. K. Denzin, C. M. Keller, « *Frame Analysis reconsidered* » (1981), *Erving Goffman, op. cit.*, vol. IV, p. 66.

2. A. Strauss, L. Schatzman, B. Bucher, D. Ehrlich, M. Sabshin, « The hospital audits negotiated order », dans E. Freidson (éd.), *The hospital in modern Society*, New York, The Free Press, 1963, p. 147 ; « L'hôpital et son ordre négocié », trad. fr. dans A. Strauss, *La trame de la négociation*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 87.

une infirmière qui estime que le traitement prodigué par le médecin relève de son idéologie psychiatrique et peut se révéler nuisible au patient? etc.). Par là même, il souligne les ressources et les compétences déployées par les agents pour parvenir à faire des choses ensemble en stabilisant les situations dans lesquelles ils se trouvent. « Les règles ne peuvent servir de guide et d'impératif qu'à une faible part de la totalité de l'action concertée qui se développe autour du malade. En conséquence, comme nous l'avons déjà noté, là où l'action n'est pas réglementée, elle doit être l'objet d'un accord »¹.

Strauss étend cette analyse réalisée dans un milieu particulier à la société dans son ensemble pour en faire le paradigme de la compréhension de tout ordre social : l'ordre n'est jamais donné mais toujours construit au gré des interactions. Loin de s'imposer de manière transcendante aux acteurs, il nécessite leur accord et leur bonne volonté. Se stabilisant de manière précaire, il est toujours appelé à se renouveler en se modifiant au fil des négociations.

Une méthode compréhensive

Bien évidemment, une telle compréhension de l'interaction induit une méthode particulière. Puisque sa teneur sociale réside dans le caractère construit et partagé de la signification émergeant dans une entreprise commune de stabilisation, le sociologue voulant en rendre compte doit, à son tour, interpréter les symboles émis par les participants pour comprendre la signification ainsi créée. Dans cette perspective, on comprend que l'interaction requiert un mode d'explication différent de celui des sciences de la nature, une

1. *Ibid.*, p. 98.

épistémologie spécifique que l'on peut nommer « méthode compréhensive ». L'interaction ne peut être expliquée objectivement mais seulement comprise intersubjectivement, pour autant que le sociologue se mette à la place des participants afin d'exhiber le processus de création du sens. En lieu et place de relations de causalité, il doit mettre au jour des relations de signification, des procédures d'interprétation, des ajustements et des rectifications. Ainsi Blumer écrit-il :

pour comprendre le processus d'interprétation, le chercheur doit prendre le rôle de l'acteur dont il se propose d'étudier le comportement. Puisque l'interprétation est donnée par l'acteur dans les termes d'objets désignés et appréciés, de significations acquises et de décisions précises, le processus doit être considéré du point de vue de l'acteur¹.

Cette démarche est également revendiquée par Strauss qui insiste sur l'importance de la collecte de données à la première personne comme point de départ de l'analyse : « on ne commence pas avec une théorie pour la prouver mais bien plutôt avec un domaine d'étude et on permet à ce qui est pertinent pour ce domaine d'étude d'émerger »².

Dans cette démarche d'observation empathique, le sociologue doit se tenir au plus près de son objet : la distance n'est pas de mise. Lors de ce travail de terrain, le sociologue pourra saisir le sens attribué à la situation par les participants à partir de son expérience personnelle. Il lui appartient alors d'user de concepts souples et sensibles, respectueux à la fois

1. H. Blumer, *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*, op. cit., p. 73-74.

2. A. Strauss et J. Corbin, *Basics of Qualitative Research : Grounded Theory : Procedures and Techniques*, Newbury Park, CA : Sage, 1990, p. 23.

des mille et une nuances du fragile et évanescent objet observé mais aussi de la démarche d'observation. C'est à cette seule condition que la théorie ne trahira pas la réalité à comprendre tout en l'éclairant. Les deux étapes de la recherche préconisées par Blumer sont donc l'exploration et l'inspection, cette dernière désignant l'examen flexible du contenu empirique saisi par l'exploration directe, de manière à mettre au jour des concepts sensibilisateurs (*sensitizing concepts*) qui donnent « un sens général de référence et de guidage » sans désigner une propriété commune à une classe d'objets¹.

La faiblesse de l'approche individualiste de l'interaction

Si l'analyse offerte par l'interactionnisme symbolique présente un certain nombre de vertus, notamment la richesse de ses monographies sans équivalent dans la production sociologique, elle n'en demeure pas moins grevée par un certain nombre de difficultés théoriques.

La première réside dans la compréhension relativement faible de la dimension sociale de l'interaction. Elle tient à la simple adaptation réciproque des lignes de conduite des agents grâce à leur élaboration commune d'une définition de la situation dans laquelle ils évoluent. On peut se demander à l'instar du sociologue Erving Goffman répondant aux critiques adressées par deux tenants de l'interactionnisme symbolique à l'un de ses ouvrages, *Les cadres de l'expérience*, si les individus inventent le jeu d'échec chaque fois qu'ils s'assoient pour jouer. « Quelles que soient les singularités de leurs motivations et de leurs interprétations, ils doivent

1. Voir H. Blumer, *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, *op. cit.*, p. 147-148.

pour participer s'insérer dans un format standard d'activité et de raisonnement, qui les fait agir comme ils agissent»¹. Autrement dit, le soupçon porte sur la compréhension psychologique des formes pourtant *a priori* que Simmel présentait au principe de l'interaction.

La deuxième réside dans le caractère volontairement antisystématique de l'épistémologie déployée par l'interactionnisme symbolique. Si l'on peut louer ce geste théorique qui s'efforce de forger des concepts adéquats à la réalité observée, il est cependant à craindre que les concepts sensitifs manquent d'envergure et restent trop proches de l'expérience première pour pouvoir véritablement en rendre compte.

L'ORDRE DE L'INTERACTION

Examinons à présent la lecture «dure», entendons résolument non psychologique de l'œuvre de Simmel, menée par un autre sociologue de l'École de Chicago, Erving Goffman. À l'encontre de l'analyse proposée par l'interactionnisme symbolique, il va majorer le caractère *a priori* des formes du sociologue allemand pour expliquer les interactions de la vie quotidienne non pas à partir des motivations singulières des individus en présence mais à partir d'une structure rigide, l'ordre de l'interaction, qui préexiste aux rencontres intersubjectives et préside à leur déroulement. Il a tendance, même si son analyse est complexe, à gommer la dimension psychologique de la forme *a priori* en l'objectivant dans les situations matérielles où se déroule l'interaction,

1. E. Goffman, «Réplique à Denzin et Keller» (1981), dans I. Joseph et alii, *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 307.

n'hésitant pas à moquer la prétendue boîte noire de l'intériorité¹. Si Erving Goffman parvient à éviter les écueils de l'interactionnisme symbolique – la mise entre parenthèses du caractère normé de notre ordinaire qui porte bien son nom et l'absence de systématisme théorique –, on peut cependant craindre qu'il n'oublie la spécificité de l'interaction au sein des autres objets sociaux. Ne risque-t-il pas de la dénaturer en ne thématissant pas l'articulation entre les normes et l'individu qui constitue son centre névralgique et de heurter l'écueil qui guette tout holisme : un oubli des agents au profit d'une compréhension hypertrophiée de la contrainte sociale ?

Le travail de figuration (face-work) comme syntaxe

Selon Goffman, la première norme qui pèse sur toutes les interactions réside dans une nécessité fondamentale : sauver sa face et celle de l'autre. Dans *Les rites d'interaction*, cette contrainte est présentée comme recouvrant l'ensemble des règles syntaxiques constitutives que nous devons respecter pour que nos actions aient du sens et puissent être comprises par autrui².

En quoi consistent-elles ? À se présenter dans toute interaction de la manière convenable en projetant dans la situation où l'on se trouve la face pertinente, c'est-à-dire « l'image du soi dessinée selon certains attributs sociaux approuvés »³. Le terme d'image dans la sociologie goffmanienne d'inspiration pragmatiste ne relève pas d'un

1. Voir E. Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, (1974) 1991, p. 502-505.

2. Voir E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, (1967) 1974, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 9.

registre psychologique mais physique : par ce terme, Goffman renvoie à l'attitude et à la gestuelle. Sauver sa face consiste à répondre aux attentes normatives des autres participants quant à la manière acceptable de se comporter dans la situation où l'on se trouve. En incarnant dans sa manière d'agir la face adéquate, l'individu réaffirme la société en devenant le porte-parole de ses règles. Il s'agit bien d'une obligation dans la mesure où l'échec à présenter l'image de soi attendue – ou l'incapacité à le faire (Goffman a analysé par ce biais la maladie mentale¹) – expose au risque d'une exclusion, en suscitant le mépris ou l'inquiétude des autres participants. Ainsi Goffman explore-t-il sans relâche les moments de honte ou d'embarras pour montrer la formidable pression sociale qui pèse sur les épaules de tout un chacun en le condamnant à devoir sans cesse sauver l'ordre social pour être considéré comme un individu fréquentable. Il précise par là même les raisons du conformisme social en donnant une des clés de notre obéissance. La valeur de l'individu est fonction de sa capacité à honorer les attentes sociales : elle est un bien volatile qui peut lui échapper à tout moment, si bien que Goffman n'hésite pas à parler de la face comme d'une « croix »². Dans cette perspective, il articule sans ambiguïté les intérêts de la société et de l'individu : « les sociétés, pour se maintenir comme telles, doivent mobiliser leurs membres pour en faire des participants de rencontres autocontrôlés »³.

Cependant, il convient de faire un pas de plus dans la compréhension de la syntaxe régissant toutes les interactions.

1. Voir notamment E. Goffman, « La folie dans la place » (1969), *Les relations en public*, Paris, Minuit, (1971) 1973, p. 313-361.

2. E. Goffman, *Les relations en public*, op. cit., p. 180.

3. E. Goffman, *Les rites d'interaction*, op. cit., p. 41.

En effet, Goffman n'écrit pas simplement qu'il s'agit de sauver sa face mais aussi celle de l'autre, processus complexe qu'il synthétise sous le nom générique de travail de figuration (*face-work*). Pourquoi la face de l'autre est-elle également concernée quand je sauve la mienne? En me présentant de manière conforme aux attentes d'autrui, je lui manifeste de la sorte respect et considération. En me conduisant comme un individu de valeur, je lui en accorde également.

La syntaxe de l'interaction peut donc se résumer comme suit: pour que les interactions soient douées de sens, il convient de construire et de préserver l'image de soi et des autres socialement attendue et acceptable. L'ordre n'apparaît plus négocié comme chez Strauss, mais structurant.

La situation comme réalité sui generis

Le deuxième ensemble de normes mettant en forme les interactions réside dans les contraintes spécifiques inhérentes à la situation sociale où elles se déroulent. Il permet de modaliser la syntaxe fondamentale de l'ordre de l'interaction et de comprendre pourquoi il peut se manifester différemment alors que sa logique reste la même. Empruntant la notion de situation à la philosophie pragmatiste, notamment à George Herbert Mead, Goffman entend lui donner ses lettres de noblesse en sociologie: loin de la considérer comme définie dans une démarche constructive, selon la perspective de l'interactionnisme symbolique, il l'appréhende comme une réalité *sui generis*¹, empruntant cette expression à la

1. E. Goffman, «La situation négligée» (1964), *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil-Minuit, 1988, p. 146.

sociologie holiste de Durkheim¹. Il veut insister par là sur son caractère autosuffisant et objectif : consistante en elle-même, elle ne dépend pas des évaluations des acteurs. Elle possède une structure et des propriétés spécifiques², de sorte qu'on peut la définir comme une institution *a priori*.

En quoi les situations où se déroulent les interactions sont-elles normatives et permettent-elles de mettre en œuvre la syntaxe de l'ordre de l'interaction pour produire différents énoncés doués de sens? En ce que la situation réunit deux niveaux de règles, si l'on isole de manière abstraite l'ordre de l'interaction qui est, bien évidemment, lui aussi toujours en situation : les contraintes matérielles d'une place, enchâssées dans sa disposition spatiale, et les règles macrosociales qu'elle sélectionne telle une membrane de transformation, pour reprendre la terminologie de « Fun in games »³. Ainsi une file d'attente dans une boulangerie peut-elle constituer un exemple de situation. D'une part, l'aménagement architectural de la boulangerie ainsi que le corps des clients présents et leurs éventuels paniers et autres poussettes (ce que Goffman nomme des territoires du *self*)⁴ donnent une certaine forme à la file et obligent les gens voulant acheter leur baguette de pain à se positionner d'une manière déterminée. De plus, cette situation est susceptible de mobiliser des règles macrosociales en les modalisant dans son cadre spécifique. Ainsi l'idéalisation de

1. Voir notamment É. Durkheim, « Représentations individuelles, représentations collectives » (1898), *Sociologie et philosophie*, Paris, P.U.F., (1924) 2010, p. 1-48.

2. Voir E. Goffman, « La situation négligée », *op. cit.*, p. 146.

3. Voir E. Goffman, « Fun in games », *Encounters*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1961, p. 65.

4. Voir E. Goffman, *Les relations en public*, *op. cit.*, p. 43-72.

la maternité dans nos sociétés peut-elle s'inviter dans la file d'attente sous la figure de la femme enceinte que l'on laissera passer devant soi, sans que ce passe-droit soit perçu comme une infraction sociale. Les manières de sauver la face se déclinent en fonction de règles relevant d'un autre niveau de réalité que l'ordre de l'interaction.

À partir de ces trois ensembles normatifs, l'ordre de l'interaction, les contraintes matérielles et la sélection de règles macrosociales, Goffman peut déployer une analyse fine des interactions, respectueuse de leur singularité sans exclure pour autant leur typicité. La corrélation de l'ordre de l'interaction à des catégories de situation permet à Goffman de dégager les comportements ritualisés auxquels nous sacrifions tous dans les interactions de la vie quotidienne, en montrant leur caractère systématique par la double distinction entre rites positifs et rites négatifs ainsi qu'entre rites de tenue et rites de déférence. Grâce à cette notion de rite, à la charnière de l'éthologie et de l'anthropologie religieuse, Goffman met l'accent à la fois sur la dimension formelle de nos gestes que nous ne pouvons déployer à notre guise et sur leur nature cérémonielle pour autant qu'ils honorent les attentes sociales constitutives de la situation.

Une détermination mécanique des comportements individuels ?

L'analyse de Goffman rend-elle cependant compte de l'activité des participants de l'interaction ? Cette dernière ne se réduit-elle pas dans sa perspective à une « interpassion » ? Cette question s'avère cruciale : elle pointe du doigt la difficulté à laquelle se trouve acculé tout sociologue soucieux de donner une compréhension forte de la dimension sociale des objets auxquels il s'intéresse. En allant au-delà de la

simple réciprocité, n'est-il pas condamné à présenter une vision trop rigide des comportements individuels? Bref, peut-on penser la réalité sociale de l'interaction sans réduire les acteurs sociaux à des automates? La notion d'acteur ou d'agent social a-t-elle seulement un sens et n'est-elle pas un simple oxymore dès lors que l'on donne un sens fort à l'adjectif social?

La sociologie de Goffman se présente en réalité comme une tentative pour penser la régularité des interactions sans comprendre ces dernières comme une simple reproduction. Si l'activité des participants dans toute situation sociale est mise en forme par les contraintes inhérentes à cette dernière, il n'en demeure pas moins vrai que cet ordonnancement nécessite leur *interprétation*. En effet, si chaque situation d'interaction se présente comme une structure *a priori*, encore faut-il comprendre ses exigences et être à même de les interpréter. En termes pragmatistes, on dira que l'ordre de l'interaction ne peut être soutenu par les agents que s'ils disposent de certaines capacités, ce dont témoigne de manière plus ou moins dramatique les nombreux flottements ou même les ruptures pouvant survenir lorsque nous nous trompons sur ce qui se passe ici et maintenant, ou lorsque nous échouons à l'accomplir. Le conformisme n'est jamais un automatisme.

En outre, de manière éparse dans son œuvre, Goffman donne quelques exemples d'interactions ayant contribué non pas à inventer une définition inédite de la situation mais à mobiliser une autre définition possible, déjà existante, s'appliquant à des situations différentes¹. Il montre ainsi qu'il

1. Voir E. Goffman, « L'ordre de l'interaction » (1983), *Les moments et leurs hommes, op. cit.*, p. 218; *Les relations en public, op. cit.*, p. 325.

L'INTERACTION

est possible, à partir de la structure immuable de la syntaxe du sauver la face et des contraintes matérielles rigides de l'espace dans lequel on se trouve, de mobiliser d'autres règles macrosociales que celles attendues. Son exemple le plus éloquent, bien que lapidaire, est celui des suffragettes américaines. Tentons de l'explicitier pour comprendre comment une interprétation normée peut être sinon totalement créatrice, du moins résolument agissante. Lorsque les militantes s'immisçaient dans le déroulement des scrutins, allant à l'isoloir et prétendant mettre leur bulletin dans l'urne, leur action n'était pas différente dans son déroulement physique de celle d'un homme allant voter. Elle respectait à la fois l'obligation du « sauver la face » et les normes fichées dans l'agencement spatial. D'une manière tout à fait convenable, un homme majeur et doué de ses facultés mentales vote en prenant au sérieux le protocole exercé par l'appariteur et la disposition des différents accessoires (isoloir, urne, registre, etc.). L'innovation des suffragettes résidait dans le choix de cette action alors que la structure sociale extérieure pertinente était celle de la minorité juridique des femmes. Elles s'appuyaient donc sur les ressources de l'ordre brut de l'interaction et l'endroit où celui-ci se déployait, pour proposer un engrenage entre ordre interactionnel et ordre macrosocial, sans doute différent de celui attendu mais pas tout à fait inédit puisqu'il était mis en œuvre pour une autre catégorie de personnes. L'interactant subversif n'est pas un créateur *ex nihilo* mais un demiurge, ce qui n'est déjà pas si mal.

Ainsi, malgré son holisme méthodologique, Goffman n'exclut-il pas l'activité des participants. La situation ordonne, contraint ou encore agence, mais jamais de manière mécanique. Elle le fait toujours grâce à une *interprétation* de

l'acteur qui doit répondre à la question « que se passe-t-il ici ? »¹.

Au terme de cette exploration de l'interaction, il apparaît que cette notion cristallise des problèmes fondamentaux pour les sciences sociales : holisme-individualisme méthodologiques ; contrainte-liberté ; agent-structure ; régularité-changement. L'interactionnisme réaliste d'Erving Goffman présente une solution convaincante aux trois problèmes dégagés en introduction. Sur le plan ontologique, il permet de rattacher les interactions à une strate consistante de la réalité sociale, irréductible aux motivations individuelles, en montrant qu'elles possèdent leur propre logique d'ordonnement et sont structurées par une syntaxe spécifique se déployant toujours en situation. Sur le plan pratique, il offre une solution intéressante au double problème de l'obéissance de l'individu : celui-ci se sent tenu de répondre aux attentes normatives dans la mesure où il y trouve un intérêt (sa valorisation) et ce conformisme n'exclut pas une activité de sa part, pouvant éventuellement adopter un visage plus ou moins subversif. Enfin, sur le plan épistémologique, Goffman propose un holisme raffiné que l'on peut qualifier de situationnisme méthodologique², présentant une approche systématique tout en respectant la singularité de l'objet étudié. Au-delà de ce qui pourrait sembler de simples querelles doctrinales n'intéressant que les spécialistes, l'interaction mérite ses lettres de noblesse

1. E. Goffman, *Les cadres de l'expérience*, op. cit., p. 16.

2. Voir I. Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, P.U.F., 1998, p. 120.

L'INTERACTION

dans le champ des sciences sociales, dans la mesure où elle attire le regard du théoricien sur des aspects habituellement négligés de notre vie sociale. Elle nous invite à redécouvrir, avec un regard émerveillé, notre quotidien pour prendre la pleine mesure de ses enjeux. Si la vie sociale s'incarne de manière exemplaire dans ces moments d'effervescence extraordinaires que sont les mouvements de foule, les commémorations et autres manifestations spectaculaires, elle se loge également dans notre quotidien le plus anodin. La banalité de nos ordinaires recèle, en réalité, de subtiles cérémonies ritualisées où nous sacrifions au culte de l'ordre de l'interaction pour voir notre face et celle de l'autre auréolées de la sacralité qui le nimbe.